

La correspondance entre nous et nos frères missionnaires du Lessouto est extrêmement difficile. Je ne puis avoir librement des rapports qu'avec mes amis Germond et Ellenberger. Les autres sont comme morts pour nous.

Agréez, etc.

F. MAEDER.

---

M. DYKE PÈRE A M. MABILLE

Morija, le 24 décembre 1880.

Mon cher neveu,

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer quelques mots pour vous souhaiter une nouvelle année bénie. Pourquoi seulement quelques mots? direz-vous. C'est qu'ils doivent partir par une occasion tout à fait inattendue. Notre cher frère Dieterlen vient d'arriver, n'ayant pu résister au désir de nous revoir. C'est bien beau de sa part de s'être ainsi exposé sur une route pleine de périls et d'avoir laissé sa femme toute seule à Hermon, qui est presque entièrement entouré de troupes. Il s'est fié à ce que demain, lorsqu'il retournera chez lui, elles ne songeront qu'à fêter Noël.

Chers neveu et nièce, vous êtes constamment dans nos pensées. Nous sommes heureux de vous savoir hors des scènes d'agitation de ce pays, et cependant qui pourrait soutenir, exhorter, guider votre troupeau de Morija, comme vous le feriez? Non, il vaut mieux que vous n'y soyez pas. Vous n'étiez pas dans un état de santé qui vous eût permis de supporter, mois après mois, tant de fatigues et surtout tant d'angoisses, en voyant vos gens constamment surexcités par des préoccupations qui, à en juger par les apparences, nuisent à leur spiritualité.

Jusqu'ici, la lutte n'a eu pour théâtre que les frontières, chez Lérotholi, à Kolo et dans les endroits où il y avait des

magistrats anglais (1). On nous annonce que notre tour va venir, dès que les troupes coloniales seront suffisamment nombreuses et que le général Clarke aura terminé ses opérations en Cafrerie. Alors, dix mille hommes traverseront le pays, tuant tout le monde, brûlant, détruisant tout et s'emparant du pays pour les blancs. Telle est la résolution de *l'homme* ! Mais on laisse Dieu en dehors de ces calculs, et cependant c'est toujours lui qui gouverne. Nous nous sommes jetés dans ses bras, nous avons confié ce pauvre peuple à ses miséricordes. Il a bien des résistances et des péchés à se reprocher, mais si Dieu le châtie, il se souviendra d'avoir pitié, et lorsque les instruments dont il se sert auront fait ce qu'il sait être nécessaire, il réprimera leur colère tout humaine.

Nous savons que vous êtes constamment avec nous au pied de son trône pour le supplier de nous délivrer de ce terrible fléau de la guerre. Dieu peut subjuguier les cœurs des païens sans les exposer à être détruits par des hommes qui oublient ce que c'est que d'avoir pitié. Il se souviendra aussi de son Eglise, de ses enfants, qui croient en son amour ; il entendra leurs cris. Oui, nous n'avons qu'à regarder à lui et à attendre sa délivrance ; puisse-t-elle seulement venir bientôt ! S'il veut la paix, qui pourra continuer la lutte ? Nous nous demandons quelquefois comment la paix pourra revenir. Si le gouvernement britannique voulait replacer les Bassoutos sous sa direction immédiate, je crois qu'ils se soumettraient à des conditions modérées et deviendraient des sujets fidèles. D'autre part, si le gouvernement colonial consentait à laisser de côté pour le présent la question des fusils et à amnistier tous les chefs de l'insurrection, on ne refuserait pas une forte amende et la tranquillité serait rétablie.

Mais les plans de Dieu peuvent être bien différents des

---

(1) M. Dyke entend par là Maféteng, les environs de Siloé et de Mohalé, Massitissi, Masérou, Lérivé.

nôtres. Oh ! s'il voulait seulement accorder à nos gens de pouvoir conserver leur pays et leur donner tout le temps nécessaire pour apprendre jusqu'où va son amour pour tous les pécheurs !

Grâce au Seigneur, nous jouissons, ma femme et moi, d'une assez bonne santé. Naturellement, nous éprouvons, nous les vieux, les infirmités de l'âge, mais que de sujets de reconnaissance n'avons-nous pas ! rien ne nous manque. Nous sommes comme en prison, mais Dieu nous comble de ses bienfaits.

Eugène (le Dr Casalis) et moi sommes allés voir le chef Letsié l'autre jour et lui porter le message affectueux dont vous nous aviez chargés pour lui. Nous l'avons trouvé comme lorsque vous le quittâtes, entouré d'une foule de gens ; vous ne vîtes rien alors qui fit présager qu'une terrible guerre éclaterait à quelques milles de sa demeure. Il continue à se déclarer fidèle à la reine. Dans nos longs entretiens avec lui, nous n'avons encore pu découvrir aucun moyen d'arranger les choses. Il vous regrette beaucoup et surtout votre chère compagne. Je crois parfaitement tout ce qu'il dit à son sujet ; elle l'aidait pour *tout* et il sent vivement la perte de son secours.

Ne vous laissez point abattre ; les bras de l'amour éternel sont autour de vous et vous soutiendront. Persévérez dans l'œuvre bénie que vous faites en nous préparant notre Bible. Elle aura son emploi, bien que les gens du monde puissent sourire en apprenant que vous travaillez pour un peuple qu'ils ont voué à la destruction. Que la paix et la joie du Seigneur voient votre force. J'ai reçu la précieuse lettre que votre cher père m'a adressée le 3 novembre. Quel plaisir elle nous a fait ! Vos récits d'Amérique ont aussi produit sur nous la plus douce impression.

Adieu.

H. M. DYKE.

